

courage. Ce fut l'énergie révolutionnaire à sa plus haute puissance ; ces révolutionnaires-là du moins savaient se dévouer.

Il est vrai que ces révolutionnaires-là croyaient à quelque chose. Ce n'étaient point des sadducéens, niant la résurrection et l'autre vie ; c'étaient des pharisiens instruits par leur tradition à croire à une existence future. Rien n'est plus vague et plus incohérent que les opinions rabbiniques sur l'autre vie. Mais je ne sais à quelle époque une pensée s'était produite, bien adaptée à l'intelligence charnelle des Israélites, bien propre aussi à exalter leur fanatisme belliqueux. Tacite l'attribue aux Juifs en général, et Josèphe, par un caprice bizarre, la met dans la bouche de Titus. On prétendait que, « chez les hommes morts de maladie, l'âme, atteinte par la lente corruption de la chair, reste ensevelie avec le corps, et, si purement qu'elle ait vécu, demeure dans les ténèbres, oubliée de Dieu comme des hommes. Les âmes au contraire qu'une mort violente dans le combat ou dans les supplices a délivrées en une fois des liens corporels s'élèvent saines et libres, dans les limpides régions de l'éther, et deviennent des protecteurs pour leurs descendants ¹. » On comprend quel encouragement don-

1. Jos., *de Bello*, VI, 4 (2, 5), et Tacite : *Animas prælio aut supplicii interemptorum æternas putant. Hinc generandi amor et moriendi contemptus. Hist.*, V, 5. — Du reste, sur les opinions à cet égard parmi les diverses sectes juives, voir Josèphe, *de Bello*, II, 12 (8, 11, 14); VII, 34 (8, 7). — *Ant.*, XVIII, 2 (1, 3, 4, 5).

nait cette croyance au combattant, au supplicié et même à l'homme qui penche vers le suicide. Elle inspirait aux exaltés du judaïsme ce goût de la mort qui rendit leur résistance si longue et si cruelle. Elle formait ces soldats de Simon qui, sur un mot de leur chef, dit Josèphe, se seraient fait une joie de se donner la mort.

Telle était la situation de Jérusalem et de ses défenseurs. Titus, quant à lui, connaissait bien leur faiblesse matérielle ; il savait moins bien leur force morale. Touchant à ce succès qu'avaient préparé les sages lenteurs de son père, il avait hâte de l'atteindre : Rome et ses plaisirs, dont il était sevré depuis longtemps, le retour triomphant auprès de son père empeur, tout cela l'appelait et l'aiguillonnait. Il avait en même temps un certain désir d'en finir sans trop de carnage (car il n'était pas inhumain), et sans trop de désastre pour la cité sainte (car il ne laissait pas que de la respecter). Et, d'un autre côté, attendre d'un blocus la reddition de Jérusalem aurait ennuyé son impatience et humilié son amour-propre ¹. Pour concilier son impatience, son humanité et son amour-propre, il lui semblait que, par un coup de main hardi, accompagné de négociations pacifiques, il épou-

1. *Neque dignum videbatur famem hostium opperiri, poscebantque pericula, pars virtute, multi ferocia et cupidine prælorum. Ipsi Tito, Roma et voluptates ante oculos, ac ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. Tac., Hist.*, V, 11. — Voir aussi Dion, *apud Theodos.*, LXVI, 4.

vanterait les fanatiques, encouragerait les hommes sages, obtiendrait la reddition d'une ville qui, en majorité, demandait à se rendre; qu'il aurait ainsi la triple gloire de vaincre promptement, hardiment et sans trop de sang ni de désastres: et il se voyait rentrant bientôt dans Rome, sur le char de triomphe, sous les yeux de Bérénice, les lauriers d'*imperator* sur la tête, rendant à son père la Judée pacifiée, et le temple de Salomon conservé à l'empire des Césars.

Ainsi commença le siège: au milieu des terreurs et des souffrances de la multitude; de l'obstination exaltée des zélateurs; de l'impatience cupide des soldats romains; de l'impatience plus noble de Titus, qui, glorieux et humain à la fois, comptait sur l'ardeur de ses soldats et sur l'éloquence de ses parlementaires, sur son épée et sur sa parole.

Mais le premier succès trompa et ses espérances de victoire et ses espérances de paix. Dès le début du siège, la défense, loin de s'affaiblir, se fortifia par la réunion de deux des partis qui la divisaient. Le jour des Azymes (14 xant., 12 avril), les fidèles se présentèrent au temple. Comme c'était l'usage, les Galiléens, maîtres de l'enceinte extérieure, leur laissaient le passage libre; les zélateurs, maîtres du temple intérieur, leur en ouvraient les portes. A titre de simples fidèles, et cachant leurs armes, beaucoup de soldats galiléens pénétrèrent dans cette dernière enceinte. Au bout d'un instant, ils se découvrent, jettent le cri

de guerre, frappent la foule de leurs épées. Les zélateurs, hors d'état de soutenir le combat, se cachent dans les souterrains du temple. On les y poursuit, mais on leur fait grâce; aux dépens de quelques victimes parmi les neutres, Jean et Éléazar sont réconciliés, et dans le temple, du moins, il n'y a plus qu'un seul parti ¹.

La défense, moins divisée, devint alors plus énergique. La tactique romaine était pesante; elle marchait comme la politique romaine, lentement et sûrement; comme la politique romaine, sa grande arme était la patience; elle punissait de mort l'impétuosité téméraire aussi bien que la lâcheté ². Ce courage patient, cette stratégie lente n'était pas faite pour un coup de main rapide comme l'aurait voulu Titus. Elle se laissa troubler par l'ardeur indisciplinée des Juifs. Pendant que les légions élevaient péniblement les murailles de leurs camps, faites, ce semble, pour durer des siècles, ces Juifs, mal armés, ignorants de la guerre, se jetaient sur elles, dispersaient les travailleurs; et les légionnaires fuyaient comme ils l'eussent fait devant une artillerie puissante; il fallait que Titus accourût. Dès le premier jour, une reconnaissance imprudente l'avait exposé sans casque et sans cuirasse

1. Jos., *de B.*, V, 11 (3, 1). Joannes, missis per speciem sacrificandi qui Eleazarum manumque ejus obruncarent, templo potitur; ita in duas factiones civitas discessit. Tac., V, 12.

2. Jos., *de B.*, IV, 5 (1, 6).

à une sortie des assiégeants, et il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval ¹.

Les voies pacifiques ne lui réussissaient pas davantage. Un de ses officiers, qui était connu dans Jérusalem, s'étant approché du mur avec Josèphe, et parlant en faveur de la paix, avait reçu pour réponse une flèche dans l'épaule. L'ennemi était donc plus sérieux, et le siège devait être plus long que Titus ne l'avait cru ; il lui fallut employer la grande arme, la patience, se sevrer de Rome pour quelque temps encore, et, au lieu du coup de main qu'il méditait, faire un siège en règle ².

Le siège d'une ville était la grande œuvre des guerres antiques. Sans doute, on n'en était plus alors à ces sièges qui duraient trois ans, dix ans, vingt ans ; Philippe de Macédoine, Alexandre, Démétrius le preneur de villes, avaient perfectionné l'art de l'attaque. Mais, malgré tout, ne possédant pas la poudre à canon, on ne pouvait, comme aujourd'hui, dompter les villes de loin, et écraser, sans les approcher de trop près, les plus puissantes murailles. A la vue de ces citadelles qui s'élevaient dans la plaine comme d'immenses

1. Jos., *de B.*, V, 7 (?), 2). Est-ce à une de ces actions qu'il faut attribuer la blessure de Titus à l'épaule, par suite de laquelle sa main gauche demeura plus faible, d'après Xiphilin, *ex Dione*, LXVI, 5 ? Ni Josèphe ni Suétone n'en parlent.

2. Hanc adversus urbem gentemque Titus Cæsar, quando impetus et subita belli locus abnueret, aggeribus vineisque certare statuit. Tac., V, 13.

rochers à pic, inébranlables à toute puissance, infranchissables à toute volonté humaine, meurtrières pour qui en approchait, indestructibles pour qui s'en tenait éloigné, on se demandait : Que faire ? Ce qu'on avait à faire, c'était d'élever, à force de travail et de patience, avec de la terre soutenue par des troncs d'arbres, une chaussée que l'on commençait hors de portée des machines de guerre, que l'on poussait peu à peu plus avant, en la faisant monter plus haut. C'était, pendant ce travail, de se garantir comme on pouvait par des toits portatifs (*vineæ, crates*), garnis de cuir ou de métal ; de répondre de son mieux aux flèches de l'ennemi par ses flèches, aux machines de guerre par ses propres machines. Et, quand la chaussée que l'on édifiait ainsi était arrivée jusque dans le voisinage et jusqu'au niveau de la muraille assiégée, c'est-à-dire à une hauteur de quarante, soixante, quatre-vingts pieds ¹, il fallait sur cette pente hisser les machines de guerre, afin qu'elles se trouvassent de niveau avec celles de l'ennemi. Il fallait enfin la faire gravir à l'hélépole ². L'hélépole était une tour roulante, large quelquefois à soixante-quinze coudées à sa base, haute quelquefois le neuf étages ; protégée contre le feu par un revêtement de

1. La chaussée de César devant Bourges avait quatre-vingts pieds de haut sur trois cent trente de large. César, *de bello gall.*, VII, 24. Elle coûta vingt-cinq jours de travail.

2. Ἠλεπόλις, la destructrice des villes. Voir la description de l'hélépole de Démétrius Poliorcète. Diodore, XX, 91, et Plutarq., *in Demetrio*.

métal, contre les pierres et les javelots par des sacs de cuir qui amortissaient les coups ; une tour dans laquelle se logeaient des soldats ; sur laquelle s'établissaient les machines de guerre, afin de combattre l'ennemi de plus haut, de balayer le sommet des remparts et d'atteindre les défenseurs jusque derrière les parapets. Alors, sous la protection de l'hélépole, la tortue et surtout le bélier commençaient à travailler le pied de la muraille assiégée. La *tortue* n'était autre chose qu'un toit formé par la réunion des boucliers et sous lequel les soldats armés de pics travaillaient à ébranler les assises en pierre. Le *bélier* était une poutre énorme suspendue par des chaînes et formant un balancier que des centaines d'hommes mettaient en mouvement, et qui allait heurter de sa tête de fer la muraille ennemie. Alors seulement, après des chocs multipliés, après bien des labeurs, des journées perdues, des hommes sacrifiés, on pouvait espérer faire brèche et lutter corps à corps contre les assiégés.

Titus se rapprocha donc de la partie attaquable de la ville. Il transporta (14 xanthicus) son quartier général de Scopos à la partie nord-ouest de la cité, à deux stades en avant de la tour Pséphina. Une légion placée à l'ouest, en face de la tour Hippicos, surveillait la citadelle de Sion ; la dixième, à l'est, sur le mont des Oliviers, surveillait le temple. Sur toute la face nord-ouest de la ville, de Scopos au monument d'Hérode, le terrain fut nivelé, les arbres abattus, les

maisons détruites, les rochers aplanis, pour faciliter le passage des troupes, des convois et de l'artillerie. Du côté où la muraille d'Agrippa était la moins forte, non loin du tombeau du grand prêtre Jean ¹ (15 xanthicus, 13 avril), avec des arbres coupés dans toute la plaine, on commença à élever trois chaussées ². Titus avait soin de menacer seulement la partie de la ville gardée par Simon ; il laissait en paix Jean de Giscala et le temple, pour n'avoir affaire qu'à un seul ennemi, et il comptait bien que Jean, libre des périls du dehors, ne cesserait pas toute hostilité contre Simon.

Et pourtant, quand les chaussées furent debout (24 xanthicus, 22 avril) ; quand la redoutable hélépole, que les Juifs appelaient eux-mêmes Nicon (la Victorieuse), monta et s'établit fièrement sur ce piédestal ; quand, du haut de trois tours, élevées de cinquante coudées, les balistes et les catapultes commencèrent avec un fracas épouvantable à écraser les assiégés même derrière leurs parapets : l'imminence du péril opéra un certain rapprochement parmi les

1. Voir Jos., *de Bello*, V, 17 (6, 2) ; V, 19 (7, 3), 25 (9, 2), 30 (11, 4). — Ce tombeau était voisin de Sion, un peu au midi du Golgotha, près de la piscine d'Ézéchias ou piscine Amygdalon (Birket Hamman-el-Batrak).

2. Sur ces positions, voyez le plan et les explications qui y sont jointes. Tacite indique le commencement de ces travaux : *Dividuntur legionibus munia, et quies præliorum fuit, donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres, aut novis ingeniis struerentur*. V, 13. Malheureusement ici s'arrête le récit de Tacite tel que nous l'ont conservé les manuscrits.

Juifs¹. Il n'y eut ni paix ni embrassement ; seulement Simon, plus directement menacé, daigna permettre que les défenseurs du temple vinssent à son aide ; et Jean, non sans une certaine défiance, souffrit que quelques-uns de ses soldats sortissent du temple pour aller défendre l'enceinte de Bézétha. La résistance alors fut vive : Titus eut à payer de sa personne, et, selon Josèphe et Suétone, tua de sa main douze combattants². Dans une sortie, les machines romaines furent incendiées, une tour de bois s'éroula ; mais à ces balistes romaines, qui lançaient à deux stades des pierres de cinquante livres, les Juifs, *artilleurs* inhabiles, ne répondaient que faiblement. Le quinzième jour du siège (25 xanthicus, 23 avril)³ la brèche fut ouverte, et les Juifs ne la défendirent même pas. La vaste enceinte de Bézétha tomba donc entre les mains de Titus ; et il put planter sa tente dans le lieu où Sennachérib avait eu la sienne, dans l'intérieur même de la cité d'Agrippa.

Mais, Bézétha conquise, il avait Acra à emporter, pour être maître seulement de la partie inférieure

1. C'est à cette demi-réconciliation que Tacite fait allusion : *Donec propinquantibus Romanis, bellum externum concordiam pararet.* V, 12.

2. Jos., V, 19 (6, 5). Suet., *in Tit.*, 5.

3. Josèphe dit le 7 d'artémisius (4 mai). Cette date est contredite par celles qui suivent, et le 7 d'artémisius était certainement plus que le quinzième jour du siège. Faudrait-il lire le 7 des calendes d'artémisius, c'est-à-dire le 24 xanthicus (22 avril)? Cette locution est peu dans le style de Josèphe.— Voir Jos., *de B.*, V, 20 (7, 2). — Xiphil., LXVI, 5.

de Jérusalem ; et la lutte devenait plus acharnée à mesure que l'on approchait de l'enceinte du temple. Lorsque après cinq jours de combat et cinq nuits d'alerte, la muraille d'Acra eut enfin cédé (1^{er} artémisius, 28 avril), comme celle de Bézétha, les Romains se crurent maîtres de cette enceinte ; ils ne l'étaient pas. Les Juifs tinrent bon dans leurs ruelles, où les Romains se perdaient ; ils les acculèrent dans des passages tortueux connus d'eux seuls. Le lendemain Acra n'appartenait plus aux Romains. Il leur fallut encore quatre jours de combat pour la reprendre et en rester maîtres (5 artémisius, 2 mai)¹.

On en était là, après vingt-cinq jours de siège. La partie la plus vaste de Jérusalem, mais en même temps la partie inférieure et la moins forte, Acra et Bézétha, étaient seules aux mains des Romains ; toute la partie élevée et fortifiée de la ville sainte restait à conquérir. Le temple et la forteresse Antonia étaient toujours occupés par les soldats d'Éléazar et de Jean ; Sion, la haute ville, appartenait toujours à Simon. La révolte gardait donc toutes ses citadelles. Elle occupait trois positions se touchant les unes les autres, où rien n'était plus aisé aux partis insurgés que de s'entendre et de se concerter, le jour où ils voudraient le faire. Elle gardait toujours pour remparts, d'un côté la muraille et les escarpements du temple ; de l'autre les

1. Jos., V, 24 (8, 2).

tours et les précipices qui, au nord, à l'ouest et au midi, bordaient Sion. Si même elle se décidait à abandonner Jérusalem, la retraite ne lui était point fermée : la ville n'était pas encore investie.

Mais le parti de l'insurrection n'entretenait pas une pareille pensée. Chez les hommes armés, et même dans une partie du peuple, le fanatisme juif était loin d'être éteint. Ou par fanatisme, ou par contrainte, ou par peur, la masse de la population s'était retirée, comme les soldats, dans Sion et dans le temple. Le temple surtout avait été pour eux l'asile le plus aimé et le plus sûr. Dussent-ils y périr, c'était encore une consolation que de mourir là ¹. Un des faux prophètes, si nombreux alors, fous ou stipendiés, criait dans Jérusalem que Dieu ordonnait au peuple de monter dans le temple et qu'il lui donnerait là des *signes de salut* (*σημεία τῆς σωτηρίας*). Ces signes de salut, peu auparavant, un autre de ces prophètes envoyait le peuple les chercher sur le mont des Oliviers ; mais nul ne se rappelait que, depuis plus de quarante ans, et dans le temple, et sur le mont des Oliviers, et sur le Calvaire, ils avaient été donnés au peuple par Celui qui était plus que tous les prophètes. Celui-là était le seul qu'Israël n'eût jamais écouté.

Il est vrai que la faim et la maladie se faisaient sen-

1. Dion, *apud Xiphil. et Théodose*, LXVI, 4, 6. — *Obstinatio par viris feminisque, ac, si transferre sedes cogentur, major vitæ metus quam mortis.* Tac., V, 13.

tir d'une manière cruelle. Que nous admettions le chiffre de population que fait supposer Josèphe, ou le chiffre moitié moindre que donne Tacite, il est clair qu'une telle accumulation d'hommes avait dû enfanter immédiatement une mortalité effroyable. La ville manquait de magasins et avait grand'peine à s'approvisionner. Chaque nuit, un certain nombre de maraudeurs ou d'affamés sortaient par les portes du Midi, se glissaient dans la vallée de Ben-Hinnom, et, au risque d'être égorgés par les cavaliers arabes qui battaient la plaine, allaient ramasser quelques vivres dans cette campagne dévastée. Le pain eût-il été abondant, l'air et le sol devaient manquer à une telle multitude encore plus que le pain.

Il est vrai encore qu'aux souffrances s'ajoutaient les présages sinistres. Si la révolte avait ses prophètes, Dieu avait les siens. Ce Jésus, fils d'Ananus, ce paysan inspiré dont nous avons parlé plus haut, ne cessait pas depuis sept années ¹ de parcourir les rues en criant : Malheur à Jérusalem ! Lorsque le siège commença, dit Josèphe, il jugea que les oracles étaient accomplis et qu'il avait droit de se reposer. Après avoir donc crié comme à l'ordinaire : « Malheur à la ville ! malheur au temple ! malheur au peuple ! » il ajouta :

1. Josèphe dit sept ans et cinq mois, mais c'est au moins sept ans et sept mois, la première apparition de Jésus datant de la fête des Tabernacles (septembre), et le siège n'ayant commencé qu'en avril. VII, 31 (5, 3).